

 HARLEQUIN

40
ANS

Sandra Marton

ORGUEIL ET PASSION

— ◆ —
Alexandra Sellers

AMOUREUSE D'UN CHEIKH

Ispahan



EN 2018, HARLEQUIN FÊTE SES 40 ANS !

Chère lectrice,

Comme vous le savez peut-être, 2018 est une année très importante pour les éditions Harlequin qui célèbrent leur quarantième anniversaire. Quarante années placées sous le signe de l'amour, de l'évasion et du rêve... Mais surtout quarante années extraordinaires passées à vos côtés ! Azur, Blanche, Passions, Black Rose, Les Historiques, Victoria mais aussi HQN, &H et bien d'autres encore : autant de collections que vous avez vues naître, grandir et évoluer, avec un seul objectif pour toutes – vous offrir chaque mois le meilleur de la romance. Alors merci à vous, chère lectrice, pour votre fidélité. Merci de vivre cette formidable aventure avec nous. Les plus belles histoires d'amour sont éternelles, et la nôtre ne fait que commencer...



SANDRA MARTON

Orgueil et passion

Traduction française de
ÉLISABETH MARZIN

Ispahan

 HARLEQUIN

Titre original :

The Sheikh's Convenient Bride

Ce roman a déjà été publié en 2012.

© 2004, Sandra Marton.

© 2012, 2018, HarperCollins France pour la traduction française.

Ce livre est publié avec l'autorisation de HARLEQUIN BOOKS S.A.

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction de tout ou partie de l'ouvrage, sous quelque forme que ce soit.

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Si vous achetez ce livre privé de tout ou partie de sa couverture, nous vous signalons qu'il est en vente irrégulière. Il est considéré comme « invendu » et l'éditeur comme l'auteur n'ont reçu aucun paiement pour ce livre « détérioré ».

Cette œuvre est une œuvre de fiction. Les noms propres, les personnages, les lieux, les intrigues, sont soit le fruit de l'imagination de l'auteur, soit utilisés dans le cadre d'une œuvre de fiction. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, des entreprises, des événements ou des lieux, serait une pure coïncidence.

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Homme : © ISTOCK PHOTO/GETTY IMAGES/ROYALTY FREE

Réalisation graphique couverture : L. SLAWIG (HarperCollins France)

Tous droits réservés.

HARPERCOLLINS FRANCE

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

ISBN 978-2-2803-9926-5

Chapitre 1

C'était l'émir du Suliyam, un minuscule Etat regorgeant de pétrole, situé à la pointe de la péninsule bézérienne.

Grand, brun, yeux gris ardoise. Selon les tabloïds, il était superbe.

Quand on aimait ce genre d'homme.

Ce qui, à en croire les mêmes tabloïds, était le cas de la plupart des femmes.

Elle ne faisait donc pas partie de la plupart des femmes, songea Megan O'Connell en buvant une gorgée de café.

Et de toute façon, même si Qasim al Daud al Rashid était le plus bel homme du monde, ça ne suffirait pas à compenser son incroyable machisme. Au XXI^e siècle, comment le monde pouvait-il encore tolérer ce genre de tyran antédiluvien, qui se considérait de surcroît comme un don de Dieu pour le sexe féminin ?

Megan n'avait pas échangé un seul mot avec lui mais elle n'en avait nul besoin pour savoir à quoi s'en tenir. Quelques heures plus tôt, son patron — un autre personnage imbu de lui-même, bien que laid comme un pou — lui avait transmis le message de l'émir. Message parfaitement clair.

Elle était une femme. Et par conséquent une citoyenne de seconde zone, de son point de vue de mâle dominateur et rétrograde.

Megan eut une moue dédaigneuse. L'émir du Suliyam n'était qu'un vulgaire phallocrate.

Ce qui n'empêchait pas les associés de Tremont, Burnside & Macomb, prestigieux cabinet d'affaires de Los Angeles, de se presser autour de lui comme des groupies, à l'autre bout de la salle de réunion...

Il fallait reconnaître que, en tant que client, il était particulièrement intéressant. Désireux de faire entrer son pays dans une ère nouvelle, il nourrissait pour ce dernier des projets très ambitieux.

Selon le *Times*, c'était un défenseur sincère du progrès et des libertés.

Peut-être.

Selon les tabloïds, c'était un play-boy briseur de cœurs.

Sans aucun doute.

— Vous avez entièrement raison, Votre Majesté, déclara d'un ton déférent l'un des associés du cabinet.

Megan leva les yeux au ciel. « Votre Majesté » ! Et puis quoi encore ? Si elle avait su, elle n'aurait pas accepté sa mutation en Californie. Nul doute qu'à Boston personne n'aurait fait preuve d'une telle flagornerie vis-à-vis de ce dictateur tout droit sorti de la préhistoire...

Elle termina son café. En tout cas, si par hasard elle était amenée à lui adresser la parole — ce qui était fort peu probable étant donné la conversation qu'elle avait eue avec son patron — il n'était pas question qu'elle se plie à cette convention grotesque.

Plutôt mourir que de faire des courbettes à cet ignoble sexiste qui venait de donner un coup d'arrêt à sa carrière !

Dire qu'elle avait passé des nuits et des week-ends entiers à rédiger la proposition qui avait incité l'émir à choisir Tremont, Burnside & Macomb parmi une dizaine de cabinets concurrents... Dire qu'on lui avait promis monts et merveilles en cas de succès...

Comment avait-elle pu être assez naïve pour se laisser bernier par des promesses ? Tous ses espoirs s'étaient évaporés plus tôt dans la matinée, quand Jerry Simpson lui avait annoncé qu'il confiait la responsabilité du dossier Suliyam à Frank Fisher.

Megan prit la cafetière pour remplir sa tasse, puis elle se ravisa. Mieux valait arrêter la caféine, elle en était saturée. Pourquoi ne pas s'accorder un cocktail Mimosa ? Après tout, si le buffet était pourvu en champagne millésimé et en jus d'oranges fraîchement pressées, c'était parce que, au cours de ses recherches, elle avait appris que l'émir aimait boire à l'occasion un Mimosa après le petit déjeuner. Goût sans doute hérité de sa mère, née en Californie.

Dire qu'elle avait pris la peine de commander elle-même le champagne et le jus d'orange !

Si elle avait su, elle aurait également prévu un flacon de strychnine...

Allons, elle ferait mieux de se calmer, sinon elle risquait fort de dire ou de faire quelque chose qui la conduirait tout droit au chômage.

Comme si elle n'en avait pas déjà pris le chemin...

Elle but une gorgée de cocktail. Non. Pas question de sombrer dans le défaitisme. Elle n'avait pas perdu son emploi, et ce n'était pas l'oukase d'un émir d'opérette qui l'empêcherait de poursuivre une brillante carrière chez Tremont, Burnside & Macomb. Il y avait d'autres clients prestigieux, et les occasions ne lui manqueraient pas de prouver ses compétences, qui n'avaient d'ailleurs pas été mises en question.

Si seulement ce minable de Simpson n'avait pas attendu ce matin pour lui annoncer la nouvelle !

Afin de ne pas risquer d'être prise dans les embouteillages, elle était arrivée très tôt. A 8 heures précises. Par précaution, elle avait appelé le traiteur pour s'assurer qu'il serait bien là à l'heure avec les canapés, les viennoiseries, la marque de café préférée de l'émir, le champagne millésimé et le jus de fruits. Frais, le jus de fruits, lui avait-elle rappelé.

A 8 h 05, l'esprit serein, elle savourait son énième café de la matinée.

A 8 h 20, Jerry Simpson, directeur de la succursale

de Los Angeles de Tremont, Burnside & Macomb, était entré dans son bureau. Un sourire bienveillant aux lèvres, il lui avait tendu un gobelet venant de chez Starbucks.

Agréablement surprise, elle l'avait remercié. C'était la première fois que son patron lui offrait un café et que sa morosité coutumière semblait l'avoir abandonné.

Elle aurait dû se douter que cette amabilité soudaine n'était qu'un masque. Mais en le voyant s'asseoir en face d'elle, elle avait simplement cru qu'il voulait faire une dernière fois le point sur le dossier Suliyam avant la réunion. Quelle idiote !

Tout en dégustant son Mimosa, Megan se remémora la suite des événements...

— Avez-vous passé un bon week-end ? demanda Jerry Simpson d'un ton affable.

— Excellent, répondit Megan en souriant.

C'était la stricte vérité. Elle avait assisté au mariage de son frère à Nantucket.

Jerry répliqua qu'il en était ravi pour elle, d'ailleurs elle avait une mine éblouissante, et, au fait, il avait décidé de confier le dossier Suliyam à Frank Fisher.

Megan tressaillit. Avait-elle bien entendu ? Non. Impossible. Comment Simpson pourrait-il lui enlever son client à la dernière minute, après tout le mal qu'elle s'était donné ? Sans doute avait-elle l'esprit brouillé par les excès. Trop de champagne au mariage de Cameron, une nuit trop courte, trop de café ce matin. Oui, c'était sûrement ça. Elle ferait bien de se remettre les idées en place avant la réunion.

Elle laissa échapper un petit rire.

— C'est idiot, mais figurez-vous que l'espace d'un instant, j'ai cru que vous veniez de me retirer le doss...

— C'est exactement ce que je viens de faire, Megan.

Malgré son sourire hypocrite, Jerry Simpson était sérieux, comprit-elle avec effarement.

— Mais... je ne comprends pas. C'est moi qui ai élaboré la proposition qui a recueilli l'adhésion de l'émir et...

— Et vous avez fait un excellent travail. Je vous ai déjà adressé mes félicitations et je vous les renouvelle, déclara Simpson d'une voix douce.

Megan plissa les paupières. Pas question de se laisser embobiner par des flatteries.

— Il était entendu que je serais chargée du dossier si le cabinet concluait le contrat.

— Je ne vous ai jamais rien promis de tel. Je vous ai simplement demandé de rédiger la proposition.

— Justement. Il est d'usage chez Tremont, Burnside & Macomb de confier la responsabilité d'un dossier à la personne qui l'a préparé.

— Certes, mais vous n'avez pas encore le statut d'associée, Megan.

— Je croyais que ce n'était plus qu'une question de mois.

— C'est exact. Cependant, Sa Majesté souhaite traiter avec un responsable.

— Le problème est facile à résoudre. Il suffit d'organiser le vote sans attendre la fin juin.

Simpson se leva avec un sourire de compassion peu convaincant.

— Megan, croyez bien que je suis sincèrement désolé, mais... vous êtes une femme.

Elle eut le souffle coupé.

— Pardon ?

Visiblement embarrassé, Simpson détourna les yeux.

— Ça n'a rien de personnel. Vos compétences ne sont nullement en cause.

Megan prit une profonde inspiration. Il fallait à tout prix qu'elle parvienne à garder son sang-froid. Même si dans les circonstances présentes, cela relevait de l'exploit...

— Je ne suis pas certaine de vous suivre, Jerry, déclara-t-elle d'un ton qu'elle espérait neutre. Pouvez-

vous m'expliquer en quoi le fait que je sois une femme a pu motiver votre décision ?

— En réalité... ce changement de programme est une chance pour vous, éluda Simpson. J'ai un autre client à vous confier. Tout aussi prestigieux. Un des plus grands noms de Hollywood. Le réalisateur Rod Barry.

— Le client qui m'intéresse et pour lequel j'ai déjà effectué une étude fouillée, c'est l'émir du Suliyam.

— Barry est un homme très exigeant. Travailler avec lui requiert une grande rigueur d'esprit. Vous êtes la seule sur qui je puisse compter. Je sais que vous ne me décevrez pas.

Simpson tendit la main.

— Félicitations, Megan.

La prenait-il vraiment pour une demeurée ? se demanda-t-elle, de plus en plus irritée. S'il s'imaginait qu'à vingt-huit ans et bardée de diplômes, elle allait se laisser manœuvrer aussi facilement !

Ignorant son geste, elle déclara d'une voix suave :

— Vous n'avez pas répondu à ma question. En quoi le fait que je sois une femme pose-t-il un problème ?

— Je n'ai pas dit ça. Pas exactement. Cependant... Vous savez sans doute qu'au Suliyam il n'y a ni Constitution ni représentants élus.

— Evidemment. La proposition que je vous ai remise comporte une description du système politique du pays.

— Vous savez donc également que les habitants de ce pays vivent selon des traditions qui peuvent nous sembler un peu... désuètes.

— Pourriez-vous en venir au fait, s'il vous plaît ?

— Ecoutez... puisque vous tenez tellement à ce dossier, vous allez continuer à vous en occuper. Vous traiterez les demandes que vous enverra Frank Fisher depuis le Suliyam.

Megan eut l'impression de recevoir une gifle.

— Il n'est pas question que je joue les seconds rôles !

— La discussion est close. Vous n'êtes plus respon-

sable de ce dossier. C'est la décision de Sa Majesté, et elle sera respectée.

— « Sa Majesté » est stupide.

Simpson devint pâle comme un linge. Il jeta un coup d'œil vers la porte, comme s'il s'attendait à voir surgir l'émir un sabre entre les dents.

— Voyez-vous, Megan, en plus de toutes celles que j'ai déjà indiquées, vous venez de me donner une excellente raison de vous retirer ce dossier.

Quelle idiote ! se morigéna-t-elle. Mais quelle idiote !

— Vous savez très bien que je ne dirais jamais une chose pareille devant lui.

— De toute façon, vous n'en aurez pas l'occasion. Par ailleurs, puisque vous êtes si bien documentée sur le Suliya, vous avez dû noter que les femmes n'y ont pas les mêmes privilèges qu'ici.

— Ce que vous appelez des privilèges sont des droits élémentaires, rectifia-t-elle sèchement. Quant à l'émir, il passe autant de temps en Occident que dans son pays. Traiter avec des femmes d'affaires ou des femmes politiques ne lui a jamais posé de problème. Je ne vois pas...

— Notre représentant devra l'accompagner sur le terrain et participer à des réunions auxquelles assisteront des chefs de tribu. Or ces hommes n'accepteront jamais qu'une femme s'assoie à la même table qu'eux, et encore moins qu'elle leur donne des conseils.

— Justement, il est grand temps de rectifier leur vision des choses.

— Leur faire la leçon n'est pas le rôle de Tremont, Burnside & Macomb.

— Peut-être, mais ce n'est pas une raison pour se montrer aussi rétrogrades qu'eux. Je suppose que vous avez entendu parler des lois antidiscrimination ? demanda Megan d'un air délibérément désinvolte.

Mais, de toute évidence, Simpson avait prévu cet argument. Sans se démonter, il rétorqua :

— Ces lois ne sont valables que sur le territoire

américain. Hors de nos frontières, nous sommes tenus de nous conformer aux usages locaux.

Megan sentit son estomac se nouer. Il était fort probable que ce soit exact. C'était trop injuste. Elle ne pouvait pas se résoudre à capituler.

— Je doute que la justice soit de cet avis, affirmait-elle avec une assurance qu'elle était loin de ressentir.

Simpson frappa du plat de la main sur le bureau et se pencha vers elle.

— Si vous avez l'intention de nous poursuivre devant les tribunaux, mademoiselle O'Connell, je vous souhaite bien du plaisir. Nos avocats pulvériseront vos arguments. Lors de missions à l'étranger, les lois en vigueur dans le pays concerné prévalent contre la législation américaine.

Megan déglutit péniblement. Il semblait très sûr de lui. Sans doute avait-il déjà soumis le problème au service juridique du cabinet.

— Mais si malgré tout vous étiez assez inconsciente pour nous intenter un procès, non seulement vous le perdriez, mais vous mettriez votre carrière en péril, poursuivit Simpson avec hauteur. Pensez-vous que cette démarche vous ouvrirait beaucoup de portes sur le marché du travail ?

Non, reconnut Megan intérieurement. Mais il n'était pas question de l'admettre devant ce minable.

— C'est du chantage ! s'exclama-t-elle.

— Pas du tout. C'est de la simple logique. Vous seriez considérée comme un véritable danger par tous les cabinets d'affaires des Etats-Unis.

Megan réprima un soupir. Inutile d'insister. Il avait raison. D'un strict point de vue légal, on ne pouvait pas être pénalisé pour avoir attaqué son employeur en justice. Mais en pratique, c'était une autre histoire.

Simpson eut un sourire narquois.

— De toute façon, nous n'avons jamais eu cette conversation. Je suis juste passé vous voir ce matin afin de vous informer que vous n'avez malheureusement pas

encore le statut qui vous permettrait de traiter directement avec notre client. Néanmoins, en raison du travail remarquable que vous avez accompli pour préparer ce dossier, j'ai tenu à vous confier le suivi de l'affaire depuis nos bureaux de Los Angeles, convaincu que votre assistance sera très précieuse au collaborateur en charge d'accompagner l'émir du Suliyam sur le terrain.

Simpson se hissa sur la pointe des pieds, ce qui lui permit d'atteindre tout juste un mètre soixante-cinq.

— Vous n'avez aucune raison de vous en plaindre, mademoiselle O'Connell. Bien au contraire.

Megan le regarda avec dépit. C'était un minable, mais il avait le droit pour lui. Elle n'avait aucun motif valable de poursuivre le cabinet. Et de toute façon, ce serait fatal à sa carrière.

Elle était coincée.

Le plus sage serait de ravalier sa colère, d'accrocher un sourire à ses lèvres et de remercier son patron pour la confiance qu'il consentait à lui accorder.

Cependant, c'était au-dessus de ses forces. Impossible de s'y résigner. L'air satisfait de Simpson était insupportable.

— Désolée, mais je ne peux pas accepter d'être traitée de la sorte sans réagir, déclara-t-elle d'un ton posé en se levant à son tour.

Le visage de Simpson s'assombrit.

— Ne soyez pas stupide, Megan. Je viens de vous expliquer que vous n'avez aucun intérêt à engager une procédure contre nous.

— Peut-être. Mais rien ne m'empêche de donner à cette affaire une publicité qui aurait des conséquences extrêmement fâcheuses pour l'image du cabinet, comme pour celle de « Sa Majesté » l'émir. Lui qui se targue d'être un progressiste...

Simpson était de plus en plus renfrogné, constata Megan avec satisfaction avant de lui porter le coup de grâce.

— Je compte plusieurs journalistes parmi mes relations. Si vous m'enlevez ce dossier, je vous promets des

articles édifiants sur la condition des femmes au Suliyam, ainsi que dans la succursale californienne de Tremont, Burnside & Macomb.

Relevant le menton, elle passa devant lui et se dirigea vers la porte.

— N'oubliez pas d'en informer Sa Grandeur Suprême, monsieur Simpson, lança-t-elle sans se retourner.

Ravie de cette réplique, elle sortit d'une démarche majestueuse, se rappelant trop tard que c'était son propre bureau qu'elle venait de quitter et non celui de Simpson. Tant pis. Pour rien au monde elle ne ferait demi-tour...

Quant à sa menace, elle lui avait permis de se défouler, mais elle ne la mettrait jamais à exécution, bien sûr. Comme un procès, une campagne de presse serait une arme à double tranchant.

Sa carrière représentait tout pour elle, et jamais elle ne prendrait le risque de la mettre en péril. Elle n'était pas comme sa mère, qui s'était entièrement consacrée à son mari sans rien attendre en retour. Ni comme sa sœur Fallon, qui avait conquis son indépendance en se servant de sa beauté. Et encore moins comme sa sœur Bree, qui semblait très heureuse de n'avoir aucun but dans l'existence.

La voie qu'elle avait choisie était celle du travail, songea-t-elle en gagnant les toilettes. Son métier était sa raison de vivre et elle n'avait jamais ménagé sa peine pour réussir.

A présent qu'elle touchait au but, allait-elle tout gâcher pour le plaisir de se venger ?

Non, bien sûr. Elle n'était pas suicidaire.

Une fois qu'elle aurait surmonté sa rage, elle oublierait sa fierté et elle irait trouver Simpson pour lui annoncer qu'elle avait réfléchi et que... et que...

Seigneur ! Présenter des excuses à son patron allait être particulièrement pénible ! Malheureusement, elle n'avait pas le choix.

Megan resta dans les toilettes le temps nécessaire pour

reprendre son sang-froid, puis elle regagna son bureau et refit du café. Elle sortit de sa cachette la boîte de chocolats qu'elle gardait en réserve pour les moments de stress, et entreprit de lui faire un sort tout en réfléchissant au moyen le plus efficace d'éliminer définitivement les hommes de la planète.

Un peu avant 10 heures, la secrétaire qu'elle partageait avec trois autres conseillers financiers passa la tête par la porte.

— Il est arrivé, annonça la jeune femme à voix basse.

Megan leva les yeux au ciel. Inutile de demander à qui Sally faisait allusion... Elle avait le regard ébloui de la groupie qui vient de croiser une star du rock.

— Ravie de l'apprendre.

— M. Simpson a dit... qu'il aimerait que tu restes dans ton bureau.

— Ah bon ? Eh bien moi, j'aimerais que M. Simpson se fasse écraser par un train. Malheureusement on n'obtient pas toujours ce que l'on souhaite, dans la vie...

Sally la considéra d'un air anxieux.

— Megan, je te sens sur les nerfs. Tu sais ce qui se passe quand tu as bu trop de café.

Megan réprima un soupir. Oui, elle le savait. Elle était surexcitée et elle parlait beaucoup trop.

— Tu peux informer M. Simpson que je ne bougerai pas d'ici.

Curieusement, cette déclaration ne parut pas rassurer Sally.

— Tu es sûre que tu vas bien ?

— Très bien.

Mensonge. Megan se resservit un café. En réalité, elle s'était rarement sentie aussi mal. Dire qu'elle était obligée de rester enfermée dans le cagibi qui lui servait de bureau, pendant que Jerry Simpson et Sa Splendeur Souveraine riaient probablement à ses dépens...

Elle se redressa d'un bond. Au nom de quoi devrait-elle accepter cela ? Après tout, rien ne l'empêchait de faire une

apparition dans la salle de réunion, histoire de montrer qu'elle gardait la tête haute.

Elle se recoiffa, rajusta son collant, lissa la jupe de son tailleur bleu marine et quitta son bureau.

Quand il la vit entrer, Jerry Simpson devint écarlate. Cependant, il s'abstint de tout commentaire. De toute façon, que pouvait-il faire à part prier pour qu'elle ne fasse pas de scandale ? L'émir, qui était entouré par un petit groupe de flagorneurs rampants et tournait le dos à la porte, n'avait rien remarqué.

Adressant à Simpson un sourire éclatant, elle se dirigea vers le buffet, se servit un café et prit une brioche. A en juger par sa mine inquiète, son patron n'en menait pas large.

Tant mieux. Même si elle était dérisoire, c'était tout de même une satisfaction et Megan n'allait pas se priver de la savourer. Une fois la réunion terminée, elle éprouverait peut-être moins de difficultés que prévu à présenter de plates excuses à ce minus.

Mais pour l'instant, rien ne pressait...

Alors qu'elle se servait un troisième Mimosa, Megan entendit un rire cristallin, suivi d'une exclamation extasiée :

— Quel esprit, Votre Majesté !

Elle pivota sur elle-même et ouvrit de grands yeux. C'était Geraldine McBride qui minaudait ? Cette mémère de quatre-vingt-dix kilos ?

Megan laissa échapper un grognement méprisant. Malheureusement, celui-ci coïncida avec une pause dans le brouhaha. Toutes les têtes se tournèrent vers elle.

Les traits crispés, Simpson suffoquait visiblement d'indignation.

Quant à l'émir...

Mmm... Les tabloïds avaient au moins raison sur un point. Il était extrêmement séduisant. Cependant, à cet instant précis, le gris de ses yeux évoquait l'antracite

plutôt que l'ardoise. Et le regard qu'il fixait sur elle n'avait rien d'engageant... Simpson avait dû le mettre au courant de ses menaces.

Et alors ? Elle leva son verre en un salut narquois, puis le vida et se retourna vers le buffet pour se resservir. Que lui importait Son Altesse Sublime ? Que lui importait Simpson et les autres carpettes du cabinet ? Elle n'avait besoin de personne pour...

— Mademoiselle O'Connell, dit une voix profonde.

Elle pivota de nouveau sur elle-même. L'émir s'avancait vers elle d'un pas décidé. A son grand dam, elle sentit son cœur faire un bond dans sa poitrine. Allons, du calme. Elle n'allait tout de même pas se laisser impressionner par ce macho...

En tout cas, il était vraiment splendide. Sa démarche nonchalante, son aisance naturelle et la virilité qui se dégageait de tout son être lui donnaient un charme irrésistible. D'une élégance irréprochable, il était vêtu d'un costume visiblement taillé sur mesure, qui laissait deviner un corps athlétique.

Le cœur de Megan se mit à battre à coups redoublés. C'était un parfait spécimen du Grand Brun Redoutable, à la fois sujet de plaisanterie et objet de fantasme, qui revenait souvent dans les confidences savoureuses qu'elle échangeait avec Bree.

Il lui adressa un sourire poli mais son regard resta glacial.

Soutenant ce dernier, elle répliqua avec le plus grand calme :

— Oui, Votre Grandeur ?

Sans la quitter des yeux, il leva la main. Ce simple geste suffit. Aussitôt, une voix appartenant sans doute à l'un des courtisans serviles qui l'accompagnaient partout prononça quelques mots. Deux secondes plus tard, la pièce était vide.

Megan eut un sourire mielleux.

— Ça doit être agréable de faire marcher les gens au doigt et à l'œil.

— Sans doute à peu près autant que se moquer royalement de leur opinion, répliqua-t-il, impassible.

La toisant de la tête aux pieds, il ajouta :

— Vous êtes ivre.

— Pas du tout !

— Posez ce verre.

— Pardon ?

— J'ai dit : posez ce verre.

— Vous n'avez pas à me donner d'ordres !

— Pour la dernière fois, mademoiselle O'Connell, posez ce verre.

Elle releva le menton.

— Pour la dernière fois, Votre Grandeur Incomparable, cessez de me donner des ordres...

La fin de la phrase de Megan se perdit dans un cri étranglé, tandis que l'émir Qasim al Daud al Rashid, monarque absolu du Suliyam, la soulevait de terre.

La chargeant sur son épaule, il gagna la porte à grandes enjambées.

Orgueil et passion, Sandra Marton

Megan est furieuse : au sein du cabinet d'affaires où elle travaille, voilà qu'on lui annonce que son futur client, le richissime émir Qasim, refuse de collaborer avec elle sous le prétexte qu'elle est une femme. Pour elle, un tel machisme est inconcevable. Qasim figure peut-être parmi les hommes les plus séduisants au monde – à ses yeux, il est surtout l'un des plus rétrogrades qui soient ! Alors, attesse ou pas, Megan a bien l'intention de lui dire sa façon de penser !

Amoureuse d'un cheikh, Alexandra Sellers

En partant pour une mission humanitaire en Asie centrale, Lana n'imaginait pas y retrouver son amour de jeunesse, le beau Tarek, cheikh de la tribu d'Aram. Ensemble, ils ont vécu une folle passion avant que Tarek, rappelé par le devoir, ne retourne dans son pays en guerre. Si Lana est heureuse de le revoir, Tarek en revanche, avec son regard dur, ne semble plus être le même homme...

ROMANS RÉÉDITÉS - 6,99 €

1^{er} juillet 2018



9 782280 399265



HARLEQUIN

www.harlequin.fr